

# LECTURES VALAISANNES

## Maurice Zermatten : Christine <sup>1</sup>

Le noble effort de Maurice Zermatten ne connaît point de répit. Il met toute la patience, la conscience et la ténacité de sa race paysanne, son amour aussi, à cultiver, accroître, embellir et faire fructifier le champ qui lui fut confié. A peine son vivant portrait de *Sion* à travers les siècles avait-il paru <sup>2</sup>, que nous recevions son nouveau roman, *Christine*.

C'est un portrait encore. Non plus celui de la vie d'une fière et turbulente cité de chez nous, mais d'une humble femme de nos villages. Christine, c'est la chrétienne qui, précisément, met en pratique, tout au long de son existence terrestre, ces préceptes fondamentaux dont *Vitae* recueillit l'exemple dans son enfance villageoise <sup>3</sup>. Son histoire est l'histoire pathétique et toute simple — simple comme celle de la servante Geneviève de Lamartine, ou comme celle du *Cœur simple* de Flaubert — de la régente d'Ycor, qui se dévoue tout entière à l'enfant du seul être — indigne d'elle — qu'elle a aimé. Et plus le père, ce Lucien faible et brutal, paresseux et menteur, s'avilira, tombera dans le mal et la déchéance, et plus l'effort de Christine et son sacrifice héroïque se tendront pour conduire André, le fils adoptif, vers la lumière. Jusqu'au jour où, l'ayant sauvé de ses hésitations, de sa funeste hérédité, de sa révolte orgueilleuse d'enfant humilié, elle pourra le donner comme prêtre à Dieu. Mais ce sera au prix de sa vie, dont elle aura consumé la flamme pour nourrir et entretenir celle de cet enfant qui n'est pas de sa chair. A mesure qu'elle périclité et s'use, lui grandit, avance sur la voie que Dieu lui trace dans ses desseins insondables, comme s'il se formait de la substance, du sang, du cœur et de l'esprit de cette mère qui n'est pas la sienne, de cette mère qui pourtant se répète chaque jour, pour exalter son courage : « J'ai un enfant, j'en ferai quelqu'un », de cette mère qui lui est « plus que mère ». Et elle succombera à la tâche, mais à l'heure seulement où elle l'aura surmontée, achevée.

C'est à ce but de rédemption qu'elle subordonne et donne tout : sa grâce, sa beauté, sa profession, le bien-être d'une vie assurée et facile, la

---

<sup>1</sup> Librairie de l'Université, Egloff, Fribourg 1945.

<sup>2</sup> Voir les *Annales Valaisannes* de janvier 1945.

<sup>3</sup> Voir les *Annales Valaisannes* de novembre 1945.

tendresse des siens et l'estime de son village, ses chances personnelles de bonheur, de paix et d'affection, et jusqu'à l'espoir de bercer dans ses bras et d'élever le vrai fils de sa chair. Et pourtant, elle sait bien que « rien ne peut remplacer la joie de presser sur son sein une frêle bouche qui respire ». Et pourtant, elle aurait pu être heureuse, elle aussi ; près d'elle aussi, le visage d'une grave tendresse généreuse a passé ; elle aussi avait un cœur ouvert à la beauté du monde et sensible à ses appels :

La ville était calme sous les lampes nocturnes. Des couples se hâtaient vers des bonheurs fragiles ou d'impossibles ententes... Brusquement, un lambeau de jardin déchargeait sur un groupe une bouffée de lilas ; dès qu'elle eut gagné l'avenue des marronniers épais, Christine entendit chanter le rossignol. Pourquoi ce chant la troubla-t-elle au point de lui ravir toutes ses forces ? Elle s'assit sous l'obscur protection des arbres et laissa la douce nuit l'envahir... Un concert de cris montait des jardins où mille insectes faisaient sonner leurs cymbales. L'oiseau, toujours, perçait la nuit de ses trilles merveilleux, semblait monter au ciel sur des escaliers d'or, replongeait... Le monde entier s'abandonnait à la joie tiède et diffuse, s'élevait d'une respiration légère vers le rayonnement des étoiles. Le ciel et la terre se mêlaient dans un accord dont la fragilité accroissait le charme... Ce rare instant où le désir ne trouve plus rien à étreindre s'offrait au cœur des femmes comme les passages apaisés des symphonies entre les mouvements qui font éclater les astres... Vers quel silence marchaient ces cœurs accordés ? Vers quel anéantissement ?... Avait-elle jamais connu ces abandons miraculeux ? Quels souvenirs lui venaient de sa jeunesse manquée ? Quelle attente amère jusqu'au jour où le destin l'avait asservie !... Elle eut la révélation totale de sa détresse présente. Plus jamais, plus jamais, elle ne connaîtrait ce trouble délicieux d'une proche attente. Elle n'attendait rien ni personne sinon la fin de ses angoisses et de ses embarras. Aucune voix ne saura plus émouvoir les fibres de son âme plus sensible pourtant que le feuillage des arbres, ni aucun pas troubler jusqu'aux larmes le cœur inquiet d'un retour... Il vaudrait mieux mourir que de traîner ses faims inassouvis de jour en jour, de saison en saison, pendant la moitié de sa vie, jusqu'au temps glacé de l'indifférence.

Et ce sera ainsi pourtant, jusqu'à la fin de sa vie ! Ceux qui l'ont repoussée, elle n'a pas maudit ou détourné leurs mains, et elle s'est effacée. Et ceux qui lui tendent leurs mains et voudraient l'accueillir, elle ne peut que s'en détourner, elle ne peut que s'effacer encore en les bénissant à voix basse, pour disparaître dans sa solitude et sa lutte désespérée : « Et je suis seule, mon Dieu, seule à jamais », et je marche seule — mais non je marche près de vous ô mon Dieu, et dans votre ombre — vers cette règle aveuglante du devoir, vers cette lumière qui annonce, après tant de misère et de renoncement, votre gloire éternelle : « Une clarté de lis et d'or emplissait le monde, et la joie, portée par les carillons, volait de village en village, de clocher en clocher, jusqu'au bord du ciel », où cette destinée sacrifiée trouve le port de la joie et le couronnement.

Ce livre est ainsi le mémorial, plein de profondes résonances, du renoncement, du dépouillement volontaire, du calvaire accepté, *recherché* par Christine à l'image du Christ, qui est réellement pour elle la Voie, la Vérité et la Vie. C'est la lente et douloureuse voie de la sainteté. On est loin, certes, des roses sulpiciennes de la petite sainte Thérèse s'abat-

tant sur un monde embaumé ; mais les cieux s'ouvrent et les nuées, qui ont fait pleuvoir des épines, accueillent et emportent dans la béatitude éternelle un juste, cette femme « toute pauvrete et ancienne ». Christine, mère admirable sans maternité, « holocauste vivant sur l'autel de la maternité », met dans son sacrifice une sorte d'amer plaisir, de sombre exaltation, d'obstination et presque d'entêtement, — et par là elle est bien de chez nous. Il semble que sa vie lui paraîtrait manquée si elle s'adoucissait un peu, si elle n'était pas aussi aride qu'a voulu la faire sa farouche résolution. Plus rien ne compte que sa responsabilité, la responsabilité qu'elle s'est donnée. On voudrait, saisi de sympathie et de pitié, l'arrêter sur le sentier qui la déchire, la relever quand elle se tue dans ses travaux serviles, lui remontrer que Dieu et le monde n'en demandent pas tant, qu'il y aurait peut-être, malgré tout, une source, une oasis, la possibilité d'un repos, d'un jour de fête. Mais non, elle est de ces femmes chrétiennes, de ces « servantes du Seigneur » qui ont la folie de la croix et une millénaire tradition d'obscur, d'immense dévouement. Elle ne réalisera sa vocation qu'en se donnant tout entière et jusqu'au dernier souffle à une tâche de sublime charité. Elle est presque inhumaine — parce qu'elle est simplement surhumaine, toute pénétrée d'une vertu divine.

C'est au choix et à la difficulté de son sujet qu'on peut mesurer l'ambition et la valeur de l'écrivain. Malgré son extraordinaire difficulté et ses écueils, Maurice Zermatten ne s'est pas montré inférieur à celui qu'il se proposait. Les pages très belles y abondent. On y monte souvent à de grandes hauteurs. Il me semble seulement — c'est une impression, fausse peut-être, que j'avais ressentie déjà dans le *Chemin difficile*, — que l'auteur soit moins à son aise dans la peinture des personnages, des sentiments et des épisodes « citadins » (je pense en particulier à l'épisode de M. Valdan), que lorsqu'il campe, fait agir et analyse les gens et la vie du village. L'arbre ne donne ses meilleurs fruits que dans le terroir où il plonge le plus loin ses racines pour en tirer tous ses sucs. Mais, son expérience ne cessant de gagner en étendue, et sa psychologie en profondeur et en richesse, comme le montre en particulier sa pénétrante étude des aspects modernes de la vie de notre capitale Sédunoise, nous n'avons aucun doute qu'il ne nous donne, sur ce point aussi, des récits doués de cette force convaincante et de ce rythme irrésistible qui enchaînent le lecteur, abolissent ses facultés de défense et en font un complice ravi ; — en un mot, qu'il ne soit un jour le romancier complet de l'âme valaisanne.